

saires pendant la vie et surtout à la mort, parce qu'elle sera rassurée en DIEU : le nom de père lui donne la confiance avec l'abandon. Si on ne peut en avoir le sentiment, il faut s'abandonner en cela même à DIEU ; et cet abandon non senti vaut encore mieux, puisqu'il renferme un plus grand sacrifice.

Cette lettre de la B. Paul me sert de lecture spirituelle. Après y avoir répondu, il me semble que j'en ai mieux compris et goûté certaines choses fort intérieures, délicates et profondes. Je n'aime point la recherche inquiète des soulagements dans les pauvretés et misères spirituelles, non plus que dans les corporelles. Cela vient de trop de tendresse sur soi-même. Je veux des âmes fortes et courageuses pour savoir bien soutenir les absences apparentes de l'Époux céleste, qui ne s'absente jamais qu'en apparence, et pour nous détacher de tout le sensible, même le plus spirituel ; car les dons de DIEU ne sont pas DIEU. Lui seul est tout, vaut tout et nous doit être tout.

Les craintes excessives ne viennent que du défaut de confiance et d'abandon ; c'est pour cela que j'ai renvoyé la Sœur... à cet article de la B. Paul. DIEU la veut tellement dans la pauvreté et vous aussi, qu'il ne me donne rien pour vous autres ; mais j'espère que vous profiterez d'une assez longue lettre écrite ce matin à une certaine personne, à qui j'ai mandé de la copier et de me renvoyer l'original pour un autre ; et c'est justement la Sœur... que DIEU m'a mise dans la pensée. Je salue très cordialement en DIEU toutes les Sœurs et en particulier la Sœur Marie-Anne-Thérèse, et spécialement et très respectueusement votre très honorée Mère L.-F. de Rosen.

LIVRE TROISIÈME

OBSTACLES A L'ABANDON

LETTRE I

A LA SŒUR M. THÉRÈSE DE VIOMÉNIL

Sentiments de vanité. — Infidélités fréquentes.

Ma chère Sœur et très chère fille en Notre-Seigneur, la paix de JÉSUS-CHRIST soit toujours avec vous.

Sachez qu'avant de vous guérir de la vanité, DIEU veut vous faire sentir toute la laideur de cette maudite passion et vous bien convaincre de votre impuissance à en guérir, afin que toute la gloire de cette guérison ne revienne qu'à lui seul. Vous n'avez donc, à cet égard, que deux choses à faire : 1° regarder en paix cette affreuse laideur intérieure ; 2° espérer et attendre en paix, de DIEU seul, le moment marqué pour votre guérison ; vous ne serez jamais tranquille que lorsque vous saurez démêler ce qui est de DIEU ou de vous ; séparer ce qui lui appartient d'avec ce qui vous est propre.

Vous ajoutez : Que ne pouvez-vous m'apprendre ce secret ! — Vous ne savez ici ce que vous dites. Je puis

bien tout d'un coup vous l'apprendre; mais vous ne pouvez en avoir la pratique intérieure qu'à force d'avoir bien senti en paix toutes vos misères. Je dis, en paix, pour donner lieu aux opérations de la grâce.

Souvenez-vous du mot de saint François de Sales : on ne se revêt pas de la perfection comme on met une robe. Le secret que vous me demandez, le voici en spéculation; pénétrez-vous-en bien, afin de le faire passer peu à peu dans votre âme, ce que vous souhaitez : Tout ce qu'il y a en vous de bon, vient de DIEU; tout ce qui est mauvais et gâté, corrompu, vient de vous. Mettez donc, d'une part, le néant, le péché, les mauvaises inclinations et habitudes, un abîme de misères, de faiblesses; voilà votre lot; cela est à vous et vous appartient véritablement. Tout le reste : le corps avec tous ses sens, l'âme avec ses puissances et le peu de bien pratiqué, voilà le lot de DIEU, et ce qui lui appartient si véritablement que vous ne sauriez vous en approprier la moindre chose, par la plus petite complaisance, sans faire un vol et un larcin à DIEU.

Ce que vous dites intérieurement et si souvent : « Seigneur, ayez pitié de moi, vous pouvez tout », est le meilleur et le plus simple; il n'en faut pas davantage pour attirer son puissant secours. Tenez-vous ferme à ces pratiques et dispositions intérieures; DIEU fera le reste, sans que vous vous en aperceviez.

Je suis intimement convaincu qu'à moins d'une grande infidélité de votre part, DIEU fera bien des choses en vous par sa sainte opération. Comptez là-dessus et n'y mettez point d'obstacles volontaires; et quand, par malheur, vous connaîtrez y en avoir mis, humiliez-vous promptement, revenez à DIEU et à vous-

même; toujours avec une pleine confiance en la divine bonté.

3° Le vif sentiment de vos misères et du besoin continuel du secours de DIEU est une grâce bien grande qui dispose à tout bien, mais surtout à l'oraison d'humilité et d'anéantissement devant DIEU, qui lui est agréable.

4° Vous ne comprenez pas comme moi les effets et les opérations de la grâce dans votre âme; si vous les connaissiez, vous en seriez trop contente. Mais votre faiblesse et votre peu de vertu ne vous mettent pas encore en état de supporter votre connaissance. Il faut que ce fruit de grâce demeure encore caché et comme enseveli dans l'abîme de vos misères et sous les plus vifs sentiments de votre faiblesse. C'est sous ce tas de fumier que DIEU conserve les fruits de sa grâce; car tel est l'abîme de notre misère, que nous forçons DIEU de nous cacher ses dons et les richesses dont il embellit notre intérieur; sans quoi, le moindre petit souffle de vanité et d'une complaisance imperceptible anéantirait ou corromprait ces fleurs et ces fruits. Quand vous serez en état de les porter et d'en jouir sans danger, DIEU vous ouvrira les yeux, et vous ne ferez alors que le louer et le bénir sans aucun retour sur vous-même, en rapportant toute la gloire de votre délivrance à votre divin Libérateur. En attendant, suivez la conduite présente de son Esprit-Saint, et n'effarouchez pas votre cœur. Sachez que dans tout ce que vous éprouverez actuellement, il n'y a point de péché, puisque vous le souffrez avec tant de peine, et que vous seriez trop heureuse de pouvoir éteindre ces misérables effets de votre sensibilité. Maintenez-vous dans ce saint

désir, priez, demandez avec patience, surtout humiliez-vous devant DIEU : c'est à lui d'achever l'ouvrage qu'il a commencé en vous; nul autre ne saurait y réussir. Sachez que c'est là le sacrifice délicat que DIEU demande de vous, avant de remplir votre cœur des délices ineffables de son pur amour. Vous n'aurez de repos que lorsque ce dessein miséricordieux aura été réalisé, car votre cœur ne saurait vivre sans amour. Prions donc afin que cette soif soit rassasiée par le seul amour de DIEU; que ce soit lui et lui seul qui charme nos cœurs, qui les possède, qui les embrase et qui les transporte.

5° L'abîme de misère et de corruption où il semble que DIEU prend plaisir de vous voir toute plongée, est, à mon avis, la grâce des grâces, puisque c'est le vrai fondement de toute défiance de soi-même et de la totale confiance en DIEU, qui sont les deux pôles de la vie intérieure : c'est du moins de toutes les grâces celle que j'aime le mieux, et que je trouve plus constamment dans les âmes les plus avancées. Ce que vous pensez alors de vous-même, quoique terrible, est pourtant très vrai et très bien fondé; car si DIEU vous laissait à vous-même, vous seriez un assemblage de tout mal et un monstre d'iniquité. Mais DIEU ne fait connaître cette grande vérité qu'à bien peu de personnes, parce que peu sont capables de la porter comme il faut, c'est-à-dire en paix, en confiance de DIEU seul, sans trouble ni découragement.

6° Point d'autre remède aux infidélités fréquentes que d'en gémir, de s'en humilier paisiblement et de tâcher de revenir à DIEU au plus tôt. Nous porterons toute la vie ces peines et ces humiliations, parce que nous serons toujours ingrats et infidèles; mais, pourvu qu'il

n'y ait que la fragilité de la nature sans affection du cœur, cela suffit : car DIEU connaît notre faiblesse, il sait quelle est notre misère et combien nous sommes incapables d'éviter toute infidélité; il voit même qu'il nous importe d'être réduits à cet état de misère, sans quoi, nous ne pourrions réprimer les saillies continuelles d'orgueil, de présomption et de secrète confiance en nous-mêmes. Gardez-vous bien de vous décourager, quoique vous voyiez échouer les résolutions tant de fois renouvelées d'être à DIEU. Servez-vous de cette expérience constante, pour pénétrer toujours mieux le profond abîme de votre néant et de votre corruption, pour apprendre à vous défier totalement de vous-même, pour ne compter que sur DIEU seul. Dites souvent : Seigneur, je ne ferai rien, si vous ne me le faites faire : éclairée par une funeste expérience, je ne compte plus que sur la toute-puissance de votre grâce; et plus je m'en trouve indigne, plus j'espère, parce que mon indignité fera mieux éclater votre miséricorde. Vous ne sauriez pousser trop loin votre confiance en DIEU. Une bonté et une miséricorde infinies devraient produire une confiance infinie.

7° C'est une bien délicate et imperceptible illusion de l'amour-propre, de vouloir savoir où on en est de la mort mystique, sous prétexte de s'y prendre comme il faut, pour rendre cette mort plus complète en vous. Vous ne le saurez jamais en cette vie, et il ne vous est nullement avantageux de le savoir; car, supposons même une âme totalement morte à elle-même; si elle vient à le savoir, elle risque fort de ne plus l'être; car l'amour-propre serait si content et si satisfait de cette assurance qu'il ressusciterait et recommencerait à

vivre d'une vie nouvelle, plus délicate et plus difficile à détruire que la première. O DIEU ! que le misérable amour-propre est subtil ! il se replie comme un serpent, et il ne réussit que trop souvent à conserver la vie au milieu des plus affreuses morts. Voilà de toutes les illusions la plus précieuse. Ayez en horreur ce maudit amour-propre ; mais sachez que, malgré tous vos efforts, il ne mourra totalement et radicalement qu'au dernier moment de votre vie.

8° Les impressions de la sainteté de DIEU, qui vous jettent dans de si grands sentiments de confusion et de peine, sans cependant vous troubler, sont, à mon avis, une grande grâce, plus précieuse et plus assurée que la consolation à laquelle elle a succédé. Je ne puis donc que vous en souhaiter la continuation. Ne résistez pas, laissez-vous abaisser, humilier, anéantir. Rien n'est plus propre à purifier votre âme ; et vous ne sauriez apporter à la sainte communion une disposition plus en rapport avec l'état d'anéantissement auquel JÉSUS-CHRIST s'est réduit dans ce mystère. Il ne saurait vous repousser, lorsque vous approcherez de lui humiliée, et comme anéantie, dans le profond abîme de votre misère.

Quand on n'a pas le mouvement ni la facilité de découvrir son intérieur, après en avoir demandé la grâce, il faut se tenir en paix et en silence. Votre découragement montre peu de pureté d'intention, et il est une tentation très dangereuse ; car il ne faut vouloir aucun avancement que pour plaire à DIEU et non pas à soi-même. Il faut donc être toujours content de ce que DIEU veut ou permet, puisque sa seule volonté doit être la règle et la juste borne de nos désirs, même les plus

saints. D'ailleurs, il ne faut jamais se mettre en tête qu'on parviendra à un certain état où l'on sera satisfait de soi-même. Ce serait un grand malheur. Le signe le plus certain de notre avancement est la conviction de notre misère. Nous serons donc d'autant plus riches que nous nous croirons plus pauvres et que nous serons plus humiliés intérieurement, plus défiants de nous-mêmes, et plus disposés à ne nous confier qu'en DIEU seul. Et voilà ce que DIEU commence à vous donner ; ainsi, point d'inquiétude ni de découragement. Chaque jour, il faut se dire : C'est aujourd'hui que je vais commencer.

Je loue fort la pratique que vous avez adoptée de ne point soutenir votre sentiment et de vous laisser blâmer et critiquer, dans les circonstances même où vous croiriez avoir de bonnes raisons pour vous excuser : vous sacrifiez, dites-vous, cette bonne idée que vous vouliez que l'on eût de vous, et vous gardez le silence, quoique, jusqu'à présent, vous eussiez cru qu'il était de la bonne édification de vous défendre, quand ce que l'on disait n'était pas juste. Voici ma réponse : Souffrir toutes sortes de blâmes et d'accusations injustes, en silence, sans lâcher un seul mot pour sa justification, sous quelque prétexte que ce soit, c'est selon l'esprit de l'Évangile, et conforme aux exemples de JÉSUS-CHRIST et de tous les Saints. Vos idées contraires étaient une pure illusion. Tenez-vous donc ferme dans votre nouvelle et sainte conduite. Vous avez raison de dire que nous portons un fonds de corruption inséparable de notre nature, et que c'est comme une eau bourbeuse et infecte, dont il sort une odeur insupportable dès qu'on la remue. C'est là une vérité bien constante, et DIEU

vous fait une grande grâce en vous le faisant si vivement sentir. De ce sentiment naîtront peu à peu la sainte haine et la totale défiance de vous-même : en quoi consiste principalement la vraie humilité.

LETTRE II (1)

Défauts des commençants.

Je ne suis pas surpris de la tranquillité de la personne dont vous me parlez ; c'est le fruit de l'humilité qu'elle a exercée en ouvrant son cœur, malgré ses répugnances, et l'effet des paroles que DIEU ne manque jamais d'inspirer alors à ceux qui nous parlent de sa part. Faites-lui bien comprendre que DIEU a commencé à l'éprouver de la sorte, pour la punir et la guérir d'un fond raffiné d'orgueil caché qu'elle nourrissait depuis longtemps, sans s'en apercevoir. Plus le trouble a été grand, plus il a fait paraître la grandeur de la vanité, qui se déconcerte et se révolte à la moindre humiliation même intérieure. Il faut donc que cette personne tâche de se dépouiller peu à peu des complaisances secrètes qui se cachent dans les replis les plus enveloppés de son cœur, soit au sujet des qualités naturelles, soit à l'égard des vertus qu'on peut avoir ou

(1) Cette lettre a été adressée en 1731 par le Révérend Père de Causade à la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen, au sujet d'une personne en retraite. Il y a lieu de croire qu'il s'agit de madame ou de mademoiselle de Lesen, que DIEU avait ramenée à lui par l'épreuve de la perte de ses biens, et qui avait fait vœu de se faire religieuse, mais qui fut longtemps retenue dans le monde où elle menait la vie évote. Elle fit, en 1731 et en 1732, une retraite dans le monastère de la Visitation de Nancy, et eut pour directrice la Sœur Marie-Anne-Thérèse de Rosen. Peu après, en 1733, elle entra chez les religieuses Annonciades de Saint-Mihiel.

dont on se flatte. Car, sans y prendre garde, on se complait vainement en tout cela ; et sans se l'avouer à soi-même, on se croit supérieur aux autres sur bien des articles. Un amour-propre délicat se repaît de ces vanités de l'esprit, autant que l'orgueil mondain se complait dans les belles qualités du corps ; et comme celui-ci trouve son plaisir de penser continuellement à sa beauté ou à la contempler dans un miroir, de même, l'autre fait ses délices intérieures de tous les dons naturels ou surnaturels qu'il se flatte d'avoir reçus du Ciel. Le remède à ce mal diabolique, car c'est le crime de l'ange superbe, c'est : 1° d'imiter les femmes modestes qui ne se contemplent jamais dans le miroir, ou qui chassent de leur esprit toutes les vaines réflexions sur leur beauté ou sur leurs agréments extérieurs ;

2° De contraindre souvent son amour-propre à envisager en face tous ses défauts, ses misères et ses faiblesses, à en savourer l'abjection et à se nourrir de mépris ;

3° De considérer ce qu'on a été, ce qu'on est, et ce qu'on deviendrait si DIEU retirait la main qui nous soutient. Quand on néglige de s'appliquer à ces réflexions humiliantes, DIEU se voit contraint, par sa bonté paternelle, de prendre un autre moyen pour détruire la vanité secrète dans les âmes qu'il veut conduire à une haute perfection : il permet des tentations ou même des chutes qui les jettent dans un abîme de confusion, et les guérissent de cette enflure d'esprit et de cœur. Quand DIEU nous ménage ce remède amer, mais salutaire, il faut se soumettre humblement, sans dépit et sans inquiétudes volontaires ;

4° Ne jamais croire qu'à force de réflexions, nous

pourrons adoucir nos peines; mais il faut se tenir comme immobile dans le sein de la miséricorde de DIEU, et laisser passer l'orage, sans se démener ni agiter intérieurement : on aigrirait le mal au lieu de l'adoucir;

5° Ne point demander la délivrance de ses peines, puisqu'elles ont été ménagées par un coup favorable de la Providence; mais il faut demander la patience avec soi et avec les autres, et une entière résignation;

6° Au lieu de faire l'esprit fort, c'est alors qu'il faut devenir enfant, par une grande simplicité, candeur, ingénuité et ouverture de cœur envers ceux qui nous conduisent.

LETTRE III

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1735)

Troubles intérieurs volontairement entretenus; faiblesse.

Ma chère Sœur,

Depuis quelques jours, j'ai eu tant de lettres à écrire, soit pour ce pays-ci, soit pour la France, que je n'ai pu lire votre long mémoire. Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'a paru fort inutile, car DIEU m'a fait la grâce de bien connaître votre état sans que j'eusse besoin de cette lecture. J'ai pourtant lu l'article le plus essentiel, celui auquel vous aviez mis une marque particulière, et il n'a fait que me confirmer dans la persuasion où je suis depuis longtemps à votre égard. Souffrez donc, ma chère Sœur, que j'insiste sur la direction que je n'ai cessé de vous donner. Vous vous êtes jusqu'ici très bien trouvée de l'avoir suivie; pourquoi donc vous en laisseriez-vous détourner par les illusions du démon? Je ne vous parle pas au hasard, mais avec une pleine cer-

titude; veuillez donc me croire, et prouvez-moi, par votre docilité, que la confiance dont vous m'honorez n'est pas un vain semblant.

Si vous avez une vraie bonne volonté, si vous êtes sincèrement et énergiquement résolue d'être à DIEU, vous devez faire tous vos efforts pour vous maintenir dans la paix, afin de ne pas donner un démenti à la parole des Anges : la paix aux hommes de bonne volonté. Mais il faut vous attendre à ce que Satan fasse tous ses efforts pour vous empêcher d'acquiescer cette paix si désirable. Je sais qu'il n'y a malheureusement que trop bien réussi jusqu'à ce jour. Le plus grand mal de votre âme, à présent, c'est le trouble, l'inquiétude, les agitations intérieures. Cette maladie n'est pas incurable, grâce à DIEU; mais tant qu'elle ne sera pas guérie, elle ne pourra que vous être plus funeste encore qu'elle n'est douloureuse. Le trouble intérieur rend l'âme incapable d'écouter et de suivre la voix du divin Esprit, de recevoir les douces et délicieuses impressions de sa grâce, de s'appliquer aux exercices de piété et aux devoirs extérieurs. Il en est de cette âme malade et troublée comme des corps affaiblis par la fièvre, qui ne peuvent accomplir aucun travail sérieux, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leur mal. Et, comme il y a quelque analogie dans l'infirmité des unes et des autres, il y a aussi quelque ressemblance dans les remèdes à employer.

La santé du corps ne peut se rétablir que par trois moyens : docilité au médecin, repos et bonne nourriture; ce sont aussi les trois moyens qui rendront la paix et la santé à une âme agitée, malade et presque agonisante.